

***: MÉGOT
ET
PAILLETTE :***

Rachel Simonin

Une vieille femme fume une cigarette, assise à sa table.

Elle éteint sa cigarette.

Je...

Hm. Je tourne. Entre moi et moi dans cet appartement. Ce moi en moi est en train de me dire que ce n'est plus moi. Bon dieu. Il faut mettre le moi ailleurs, pour être sûre de ne pas être trop influençable dans la conversation parce que...

Parce qu'on ne sait jamais, que ce genre de choses, le moi entre le moi rebondissant sans fin dans un rebondissement éternel de ce que le moi pourrait me renvoyer... Il y a cette table, où je peux rebondir entre moi et moi et le bois. C'est déjà ça. Au bout d'un temps... C'est ennuyeux. Même chiant je dois dire.

Oula! Ne pas le dire trop fort non plus car... Je vais finir par mettre les gros mots dans la boîte à centimes. Pousser la grand-mère à remplir son cochon. Et voilà. Comment ça se passe. Des gros mots et de la lavande. Ça marche bien pour enlever les odeurs.

Elle prend le mégot dans le cendrier.

Tu t'en fous Mégot, tu n'as pas tant eu l'occasion de courir tout nu au soleil dans les herbes hautes en criant *liberté jeunesse*. Tu as une vie assez limitée au final. Je t'ai fumé en deux minutes sur une partition de Wagner, il faut le dire... Au final. Bref. Tu n'as pas grand chose à me dire.

Mais Wagner... Tu en as de la chance. Il n'a pas servi qu'à détruire et à mordre.

C'est qu'il en a vécu des choses, ce bois.

Oui. Cette table et moi...

[J'aime cette table.]

[J'adore cette table.]

[Oui cette table, CETTE TABLE c'est quelque chose.]

Comment dire...

Tiens.

Quelque chose dans ce bois.

Une paillette.

Tiens donc.

Elle entend un bruit et se retourne.

Non.

Ça va.

[Ce n'est que ma chaise.]

Elle se penche de nouveau sur sa table.

Hé bien.

En voilà une belle paillette.
Quelle jolie paillette.

Elle pose son doigt sur la table. Elle prend la paillette et lève son doigt sous un rai de lumière.

Assurément, c'est une paillette de mon écharpe.

Elle prend le mégot dans le cendrier.

Elle fait parler le mégot à la paillette du haut de son index.

*« Je suis fumé. Je pue... Rien pour me laver Paillette...
J'aimerais que tu m'embrasses la face, j'aimerais me rechiquer tu vois...
J'aimerais que tu m'embrasses, que tu te colles à moi pleine de lumière...
Paillette ? Tu ne réponds pas ?*

Excuse-moi paillette, je parle toujours sans filtre... »

Elle rigole toute seule.

*« Si je saute de mon balcon je n'aurai plus de lumière et tu le sais, je deviendrai comme toi si
je descends Mégot.*

Il ne faut pas que je sorte de ma boîte, la lumière n'arrive pas jusqu'au trottoir.

Oh mon Mégot ? Pourquoi es-tu un mégot ?

Je suis enfermée dans cette boîte, je ne peux plus sortir le soir. »

Elle met la paillette dans le cendrier.

Alala.

Ce matin il pleuvait.
Mais sans nuages.

Sûrement depuis que les avions
sont sans ciel.

Il faudrait
que les hommes soient sans tours.
Pour de bon.
Hein. Hop.
Sans tours pour de bon.

Elle entend un bruit.

Non, ce n'est que mon âme.
Ou ma voisine.
Ou l'âme de ma voisine.
Sûrement.

Sûrement qu'elles pourraient discuter ensemble...

Hm.

Elle se lève et se dirige vers son balcon, elle observe quelqu'un.

Cet homme ne s'arrête pas, il me regarde. Parce que je suis à l'intérieur et qu'il est à l'extérieur. Il tourne. Il avance. Il recule.

Que dis-tu Mégot ?

...

Mais... Que fait-il ?
Il cherche un truc par terre. Il cherche quelque chose.

[N'IMPORTE QUOI LES DALLES SONT VIDES]
IL FAUDRAIT LUI DIRE

qu'il n'y a rien. Il faudrait lui dire : si tu cours derrière ta carrière, je crois que tu t'es trompé de rue mon pauvre. Enfermé dehors. Pauvre homme. À ceux qui cèdent à la panique, regardez ceux qui cèdent au vital, là entre les dalles. Et voilà que les voisins regardent aussi cet homme en train de regarder entre les dalles. Que cherche-il ? Il cherche quelque chose, un truc, en cercle, en boucle... Il a commencé par faire un détour pour finir en boucle. Il n'y a rien dans ces dalles, qu'on lui dise ! Il cherche minutieusement, en quadrillage, pour être sûr de ne pas y repasser.

Il récupère.
Un mégot par terre. IL FUME UN MÉGOT MAIS VOYONS.
Peut-être devrais-je... Quelle minutie pour une si petite chose... Incroyable vraiment.
Quel temps accordé à cette si petite chose : une bouffée, deux peut-être.
Quadriller l'asphalte comme des mots fléchés pour deux bouffés d'air...

Il...

Il en ramasse un autre. Il ramasse un autre mégot et fume la fin de la cigarette.
Peut-être que je devrais lui envoyer du balcon une cigarette.
Mais après il reviendra.
Il me redemandera une cigarette.
Et je lui redonnerai une cigarette.
Et je n'aurai plus de cigarettes.

Et c'est mon balcon qu'il quadrillera du regard tous les jours pour une clope.
Hm.

Que dis-tu Mégot ?
Que je parle toute seule ?

Si seulement...
Non Mégot, le problème n'est pas que je parle toute seule...

Mais bien que tu me répondes.

Tsss.

Elle est à la fenêtre et guette.

D'ailleurs, il s'est rassis. Il a l'air, il a l'air maintenant en pleine conversation torride avec son pouce... Que fait-il ? Oui, c'est bien à son pouce qu'il parle. Vraiment.
Et sans problème.

Il faudrait lui donner quelque chose. Donner. Non. Comme un rouleau de centimes, qu'on pourrait dans le creux de sa main faire fondre en excuses... Parce qu'on regarde du haut de nos tours la perte d'un homme. Honnête. Sûrement qu'il a été honnête cet homme.
Honnête ou pas, il faut croire qu'il est sorti du trou comme tout le monde.

Oui tous ensemble sur nos balcons nous regardons bien, cet homme.

Elle regarde le balcon d'en face.

Tiens, voilà que la voisine rapplique. Qu'est-ce qu'elle fait ?

Ben voyons.
Incroyable.
Elle jette
une moitié de saucisson
par la fenêtre.
Mais voyons...

Elle le jette puis se cache derrière les rideaux. Et lui qui arrive dans la délimitation de son petit carré sur les dalles et qui trouve ce morceau de saucisson et qu'il le... Non.
Non, non. Il ne le mange pas. Il inspecte. Puis il inspecte le rideau en question. Oui.
Il inspecte le rideau puis s'approche de la poubelle.
Il jette.
Il jette le saucisson.

Bien fait.
Voilà.

Et elle qui le regarde ne pas manger son morceau de saucisson qu'elle avait jeté aussi rapidement qu'il aurait été une braise, ce saucisson, qui lui aurait brûlé ses cinq doigts.
Ben voyons.

Attention,
la bonne conscience rapplique de nouveau.
Elle balance une moitié de saucisson cette fois-ci emballée dans un sachet,
dans un sachet plastique, lui aussi plein de braises présumées.
Lui, il se baisse encore pour ramasser le saucisson cette fois protégé des poussières de
semelles et il va... Mais non, il ne le mange pas.
Il le dépose dans la poubelle qui lui est destinée, puis il regarde le balcon vide débordé
de bon sentiments. Mais non, le bon sentiment tourne en rond dans les quatre angles
de l'appartement plein de bons sentiments. Trop encombré par les arrêtes architecturales
pour se transformer en compact blanc en neige de pensée... Une crémeuse et compacte
pensée qui pourrait considérer que pour recevoir il ne faudrait pas forcément se baisser.
Il suffirait de descendre.

De les descendre ces putains d'escaliers.

Allez, un petit coup de fouet. Juste un.

Mais ça rapplique. Tous les voisins rappliquent nom de dieu. Ce n'est plus un saucisson
mais des... Des pâtes sans assiettes et des coussins sans plumes et des épluchures de sa-
vons qui se suicident du balcon sans équivoque armés de bisous et de caresses.
Regards furtifs de tous les voisins qui jettent ce qu'ils peuvent pour aider. *Aider ?*
Comme un petit Jésus immobile. Qui commence sa gymnastique. Ça y est. Petit Jésus fait
de la gymnastique sur sa croix dans les salons. Petit Jésus passe à la barre fixe_ HOP_ *1/2*
tour à l'appui_ HOP_ le voilà qu'il fait des *Balancés avant, arrière; avant puis*
siège écart_ HOP_ Equilibre fixe_ HOP_ Sortie arrière jambes tendues_ HOP_
Saut de cheval_ Quel sera donc le petit Jésus gagnant des salons ? Petit Jésus épuisé
en plein concours de voisinages... Mais non. Cet homme a-t-il besoin *d'aide* ? Du moins
celle-ci ? Pas celle que vous considérez une *aide*. Ici ce mot ne devrait pas exister. Car
cet homme peut aussi vous *aider*. Alors. Mais alors. *Aider* la personne qui *aide*... Tout
s'annule. Ce n'est plus une aide mais un *échange*. Mais non, nous ne sommes pas à deux
pas. Nous ne sommes pas à deux plis sur un lit King Size. Nous sommes à deux étages
dans une *aide* qui tourne de haut en bas. Qui tombe de haut en bas. Nous sommes dans
ce fatal darwinisme. Probablement. D'un sujet-chose-comestible ou non-qui tombe. Et
voilà que tombe là sur le monsieur qui n'avait rien demandé:

UNE TRANCHE DE DINDE SUR SA JOUE.

Mais voyons.

Mais cet homme ne croit ni en dieu ni à la panique.

Tiens

donc.

...: *Aider* ...:

NON NON DÉCIDÉMENT CE MOT EST MAL CHOISI.

La panique se mange surtout quand on a tout.

Le monde tourne à l'envers. N'est-ce pas Mégot ?

Ce matin, il pleurait.
Mais sans piafs.
Sûrement depuis que les pigeons
sont sans miettes.

Il faudrait
que le monde se retourne.
Pour de bon.
Hein. Hop.
Se retourne pour de bon.

[Il me semble oui, que je l'ai déjà dit.]

[Hm.]

[Et que cette table était belle aussi.]

[Non, ça je ne l'ai pas encore dit.]

[Belle table.]

[Si seulement.]

Voilà que ma pensée tourne en angle.

Que dis-tu Mégot ?

Non, ne dis rien. Tu seras de toute façon toujours là pour me contredire.

Quand je regarde de mon propre balcon,
j'aimerais mettre en pièce cette pièce déjà bien trop petite, la transformer en bribes et en parcelles d'où je pourrais multiplier mes écoutes. J'aimerais transformer ces pièces de vies en pièces à vivre. Mettre en pièces, les idées qui roulent dans les pièces vides; mettre en pièces les trottoirs sans murs pour qu'il explosent de rire. Me dupliquer aux angles de la table pour désengager la solitude. Créer un chœur. Sans limite. Quelle peur sinon celle de tourner en galipettes avec un athlète en bois, du haut de ma bienfaisance. N'ayons pas peur d'un homme nombreux. Ayons peur des nombreux anonymes gardés par tous.

Elle regarde de nouveau de son balcon.

Non mais...
Ben voyons.
Ce ne sont plus des tranches de viandes,
des pâtes,
ou bien des coussins sans plumes,
ou bien des copeaux de savons,
qui sautent du balcon et que les voisins jettent au-dessus de leur ventre sans regarder.
Mais bien toutes les croix de bois avec les petits Jésus dessus qui se suicident en de par-
faitement maîtrisés *sauts de l'ange*, la tête la première, du balcon jusqu'au sol.
Mais décidément le bois n'est pas comestible. Ce ne sont pas les bonnes fibres.
La sculpture de la piété se bloque dans l'œsophage quand on la digère. Ils devraient le
savoir. Ils n'ont jamais essayé. IL FAUDRAIT LEUR DIRE, que les bras tendus du petit Jésus
sont trop raides pour passer le boyau intestinal.

Laisser tomber sans regarder.

On a qu'à rester dans des brise-vents pour un nouvel horizon sanitaire. Transformer en bliz-
zard la vue et prendre le bruit pour le transformer en courant d'air. Transformer le brise-vent
en brise-vue. Se protéger des haleines, du flux et des flatulences. Se protéger des odeurs
que l'on ne veut pas nettoyer, éplucher le savon à tour de rôle, reprendre les haleines, les
bonnes, celles qui transforment les hommes en mondes, celles qui ont toujours abusé du
Colgate, et se replient comme une odeur de lavande dans les appartements en senteurs,
souffles et vanités quand dehors les souffles partent en tempêtes pour finir en tornades,
en tornades de bouches et de dodos en creux. Sous forme de nœuds, nœuds presque dé-
risoires et anonymes. Un chaos trop silencieux pour être mesurable à l'échelle de Richter.
De haut en bas, de l'ascenseur au repli des sorties de secours, nœuds qui nous plient le ventre
pour déplier de notre frigo sur le trottoir, quand la bonté fait concours, quelques tranches
de jambon supérieur. Richter ne se sent pas à toutes les échelles, mais le sol sait tout.

Ne sentez vous pas les balcons qui vibrent.

À chaque fois, qu'un homme ramasse un mégot à terre.

Ne sentez vous pas les balcons qui vibrent.

Non mais vraiment.

Qu'on prenne le soleil.

À la lumière rasante de nos balcons.

Mais s'il-vous-plaît.

Qu'on se le plante en plein ventre quand il se couche.

Elle s'allume une cigarette et la fume debout, fixe.

Descendre.

D Sans e avoir s peur c de e n d r e
Sans avoir peur de ne jamais remonter.

Nos cœurs en presse-papier et nos discours en trous de vers à deux pas de...
de descendre.

Il suffirait de descendre.

Il faudrait descendre, en imaginant que l'on ne rétablira pas, l'architecture de nos pièces.
Qui pourrait faire ça ?
Notre trou de ver se limite ici à deux pas, de quoi n'imbriquer que dix sachets de lavande
dans un dressing. Si seulement. On attendait pas notre mort pour agir. Ce serait peut-être.
Radical. Le problème Mégot. C'est que je m'ennuie suffisamment pour penser à ça. J'ai déjà
fait 546 fois le tour de mon salon. 865 fois le contour de ma table. Et 3498 fois le tour de
mon cendrier. Les gens autour ne s'ennuient pas.

Je m'ennuie suffisamment pour ne plus vouloir remonter. Alors.

Tu sais Mégot.

Je pense que je vais aller le voir cet homme.

'Fin. Ce qu'il en reste. Car de tout ça, il nous reste peut-être le meilleur. Car dans tout ça je
suis plusieurs. Et avec lui, tous les deux, on est nombreux. Oh oui. Très nombreux.

Ben voyons.

Voilà que maintenant tous les voisins se mettent à applaudir.

Tous à leur balcon en train d'applaudir. Et alors... Incroyable...

L'homme relève la tête, puis, il fait une galipette... Il court sur la place, monte sur une pou-
belle et fait une *rondade* suivie d'un *flip arrière* et finit en *sortie échappée* tout
en saluant le voisinage.

Incroyable.

Il traverse de nouveau la place... Il tente un *appui tendu renversé*, court de nouveau,
remonte sur la poubelle, et tente... un *salto latéral*. Non. Il se casse la gueule, indu-
bitablement. Il n'a pas réussi à faire la moitié de son salto. Ou bien il a changé d'avis. Son
360 degrés s'est arrêté sur un 180, sur les dalles, en position de *courbette ventrale*.

Oui. Probablement. Il a essayé de faire un *soleil*...

Tiens

donc.

Mais les voisins applaudissent encore, le regard en haut.

Ou devant. Ou à côté. Ou derrière. Ou dans leurs manches. Ou dans le vide.

Décidément impossible de déterminer. Ils applaudissent.

Mais pourtant ils devraient le savoir.

Ils devraient le savoir que ce battement d'air viral ne crée ni argent ni vitamines.

Ils devraient le savoir, que taper des deux mains, ça ne renverse pas l'époque.

Ça la raffermir et ça tue les moustiques. Soit.

Méfions-nous des virus dont on ne parle pas.

Il est vingt heures.
Je m'en fous, je descends même si mes jambes ne tiennent plus.
Je peux sortir maintenant qu'il n'y a plus personne pour me bousculer. Et puis le banc n'est occupé que par cet homme. Et à deux, par la force des choses, on sera nombreux...

Non laisse, ne t'inquiètes-pas.
Pas besoin de...

De ton bras.
Pas besoin de ton bras Mégot.
'Fin ce qu'il en reste.

Elle met son écharpe, et descend une par une les marches des escaliers.

Le deuxième mégot fume encore un peu et s'éteint dans le cendrier.

Fin.

- Tous droits réservés -

Ce texte a été écrit en avril 2020 dans le cadre de la série de commandes « Confinement », une initiative du *Centre des Écritures Dramatiques Wallonie-Bruxelles*, en partenariat avec *Pierre de Lune, Centre Scénique Jeunes Publics de Bruxelles*.

